

Les héros de Notre-Dame: l'incroyable récit du général des pompiers de Paris

EXCLUSIF - Le général Gallet et ses hommes racontent comment ils ont sauvé la cathédrale de Paris. Des témoignages bouleversants de courage, d'espoir et de foi, accompagnés d'images inédites.

Par **Cyril Hofstein**

Publié le 31 octobre 2019 à 16:30, mis à jour hier à 09:09



15 avril 2019. Un incendie ravage Notre-Dame. Au péril de leur vie, les sapeurs-pompiers de Paris livrent un combat titanesque pour sauver un symbole de la France. *Denis Meyer / Hans Lucas*

Il est 19 h 30, le 15 avril 2019. Le feu qui a pris, une heure plus tôt, dans la toiture de Notre-Dame, se propage à grande vitesse. Sur le parvis de la cathédrale, alors que les pompiers luttent déjà contre les flammes, le général Jean-Claude Gallet, commandant la brigade des sapeurs-pompiers de Paris (BSPP), vient d'arriver. Devant ses yeux, le brasier menace tout l'édifice. Il sait que le pire peut survenir. Une longue bataille pour sauver la plus célèbre église de France commence. Ce combat titanesque a fait l'objet d'un récit relaté par les pompiers eux-mêmes, à paraître le 6 novembre chez Grasset. En voici de nombreux extraits.



Au chevet de Notre-Dame, le général Gallet donne les premières directives à ses hommes. Benoît Moser

«Le risque de propagation du feu aux tours me saute aux yeux: la chaleur est très forte, le vent défavorable, le rayonnement très puissant. La priorité, avant même l'extinction du foyer, c'est de protéger ces deux beffrois des flammes. [...] Je suis rassuré par l'attitude de mes gars. Ils sont sereins, très pros. Ils ont pris la mesure de l'intervention. Ils déroulent leurs missions sans fébrilité. C'est propre. Le rapport calorifique est monstrueux. Ce feu est probablement équivalent à un incendie frappant cinquante immeubles simultanément. Il faudra une trentaine de lances et le soutien hydraulique des bateaux-pompes qui œuvrent sur la Seine. Ce dispositif est long à mettre en place: une cinquantaine de minutes. C'est un cadeau que nous faisons au feu. C'est la part du feu. On le laisse progresser le temps que nous nous mettions en place efficacement pour éviter de lui courir après. Je suis au plus près de mes hommes. Mais je n'ai aucune émotion, je dois rester concentré sur l'analyse de la situation, presque froid. Je surveille les voies de repli car c'est l'une des difficultés majeures de cette opération. Ne pas se laisser gagner par l'affect. Je ne parle pas aux officiers que je croise et qui organisent leur bataille, je ne les encourage pas: ils ne doivent pas discuter avec moi pour éviter les pertes d'informations. C'est Gontier [le général Jean Gontier est le commandant en second de la brigade des sapeurs-pompiers de Paris (BSPP), NDLR] qui pilote concrètement les opérations. Pas question d'interférer. Certaines difficultés me sautent aux yeux: comme les vitraux, si délicats, si fragiles. Il faudra les éviter. Sinon, avec la puissance de nos jets, nous les pulvériserons. Une fois cette phase d'observation technique achevée, je me lâche. Je laisse de la place à mon intuition. Je sens, je me laisse impressionner par les flammes. J'écoute le feu qui ronfle. Je vois ces

gargouilles se tordre sous la chaleur. Je passe la main sur une paroi pour ramasser de la suie. Pour sentir la pierre. Comme pour écouter la cathédrale me dire ses souffrances. Ce soir, tu peux compter sur nous Notre-Dame. Nous allons te sauver.»

● 19 h 34, préfecture de police de Paris

Jean-Claude Gallet part à la rencontre du préfet de police de Paris. La Brigade est placée sous son autorité. Le général et le préfet se saluent. Ils ne se connaissent pas bien: Didier Lallement, jusque-là préfet de la région Nouvelle-Aquitaine, a été nommé quelques jours plus tôt en Conseil des ministres et Gallet et lui ne se sont jamais encore retrouvés ensemble sur une intervention. Pour ce premier contact, Gallet n'ose avoir un mot d'esprit. *«Ce que nous vivons ce soir est grave, assez désespérant. Mais pas foutu. Je pense à ces officiers britanniques encerclés par les Zoulous lors de la bataille d'Isandhlwana qui ont mené une bataille héroïque. Mais je me contente d'un point d'ambiance, technique et précis. Je lui explique que ça va être compliqué, que la situation n'est pas figée. Ses questions témoignent d'une confiance totale à la Brigade. À ce stade, c'est important.»*



Il est 19 h 39. Chaque minute compte pour éviter la progression rapide du feu qui attaque déjà la charpente. *Benoît Moser*

● Rue de Lutèce, entre l'Hôtel-Dieu et l'entrée de la préfecture de police

Le général Gallet retourne vers le bâtiment de la préfecture de police pour faire un premier briefing aux «*autorités*» qui s’y sont rassemblées [...] «*J’ai avec moi les plans du dessinateur pour leur montrer concrètement les foyers et ce que nous sommes en train de faire. Je leur explique que ce ne sera pas facile. Le recteur de la cathédrale est désespéré. Je lui explique que mes hommes sont déjà à l’œuvre pour sauver le trésor de la cathédrale.*” “*Nous faisons le maximum.*” J’entends le commentaire de quelqu’un que je ne connais pas et qui lâche un: “*Mais c’est impossible, ce feu est démesuré! Ils n’y arriveront pas.*” Anne Hidalgo se tourne vers lui avec force: “*Mais si! C’est la Brigade!*”» [...]

● 20 h 06, sur le seuil de la cathédrale

Quand la flèche s’est effondrée quelques secondes plus tôt, le général Gallet a réalisé un sprint sur cent mètres. «*Je n’ai sans doute jamais couru aussi vite [...]* Je savais qu’il y avait des hommes à l’intérieur. Je me suis dit: “*Putain, ça y est, j’ai dix gars au tapis!*” [...] *Je commence à penser que cette opération est très mal barrée. Le rayonnement calorifique est spectaculaire. Nous nous plaçons sous l’orgue pour constater les dégâts. Paradoxalement, ce n’est pas une catastrophe. Grâce au percement de la voûte, les gaz peuvent s’échapper et l’intérieur de la cathédrale n’est plus un four mais ressemble davantage au foyer d’une cheminée. Ce qui m’inquiète, ce sont ces gaz. Le vent n’est pas bon, il souffle vers les deux beffrois. En rencontrant les flammes, ce cylindre de gaz qui s’échappe, chauffé à une température de 800 degrés, va prendre de la force et entrer dans les deux tours. La chute de la voûte a fait bouger la structure.*»



À l'intérieur de la cathédrale, le plomb en fusion se répand comme une cascade d'enfer. *Benoît Moser*

● 20 h 45

Sans rien laisser paraître de ses émotions et de son trouble, il rejoint les politiques et les religieux qui affluent maintenant: *«Il y a là une partie du gouvernement. Florence Parly, la ministre de la Défense. Mais aussi Franck Riester, à la Culture. Je reconnais Richard Ferrand, le président de l'Assemblée nationale. Valérie Pécresse, la présidente de la Région. La préfecture de police. Les principaux responsables de l'Église de France. La maire de Paris et la moitié de ses conseillers municipaux. [...] Je leur dois ce point de situation. Mais je sais que le temps opérationnel n'est pas le même que le temps politique et médiatique. Ils aimeraient des réponses alors que je n'ai que des questions. La cathédrale peut s'effondrer mais je n'ai pas le droit de lancer ça à la cantonade. Je dois rester le plus factuel possible. J'explique qu'en s'effondrant, la flèche a fragilisé la structure. J'explique que nous avons à ce stade près de deux cents hommes engagés et qu'avec les relève plusieurs centaines d'autres sont en soutien dans les casernes, prêts à se déployer. Je termine par une bonne nouvelle: le trésor est sauvé. Le visage du recteur de la cathédrale s'illumine. Il est ému aux larmes. Et me prend le bras en me lançant des mercis. Pour la première fois*

depuis le début de l'intervention, je sens que cet homme reprend confiance. Je cherche le regard de Florence Parly et de Laurent Nuñez ainsi que celui du préfet de police. Ils sont bienveillants. Dans leurs fonctions, ils ont déjà participé à plusieurs cérémonies d'hommage aux morts. Ils savent parfaitement que mes pompiers risquent actuellement leur vie pour sauver la cathédrale. Ils ne me posent aucune question, ils savent que cette prise de risque relève de mon domaine réservé. Je sens que ces deux membres du gouvernement ainsi que le préfet qui exerce la tutelle sur la Brigade me font confiance. Il m'est arrivé, mais c'était il y a longtemps, de sentir d'autres regards qui respiraient le doute. Quand on risque la vie de ses hommes, il n'y a rien de pire que ces regards lâches qui semblent dire: "Débrouille-toi!" Ce n'est pas le cas ce soir. C'est précieux.»

● 21 h 20, sur le parvis, au centre de commandement de l'intervention

Les regards se tournent vers le général Gallet. Il prend quelques secondes pour réfléchir: *«Tous les indicateurs sont au rouge: le feu gagne ces poutres qui soutiennent les cloches, les télémètres annoncent des mouvements importants de l'édifice, la voûte est à demi effondrée. Option 1, si on ne fait rien, on perd la cathédrale. Mais nous sauvons les immeubles voisins en nous déployant tout autour pour limiter l'effet des projections lors de la chute des façades de Notre-Dame. Nous savons faire. L'autre option, c'est une ultime manœuvre. S'il y avait des civils en danger, je prendrais le risque sans hésiter une seconde. S'il s'agissait d'un bâtiment quelconque, je n'irais pas. Mais c'est Notre-Dame. Mon esprit oscille entre la rationalité, celle qui doit guider toutes nos décisions lors d'une intervention. Et l'intuition. Elle a aussi sa part. Celle-ci me souffle que nous devons tenter le tout pour le tout. C'est Notre-Dame, la culture, l'histoire de notre pays. Un peu de son âme.»*



Le général Gallet a saisi ce soir-là l'enjeu de la bataille: sauver le symbole de tout un pays. © LSN / KCS PRESSE

● 21 h 23, sur le parvis

Les généraux Gontier et Gallet s'isolent. Ils abandonnent leurs subordonnés. Ils saisissent l'un et l'autre la gravité du moment. C'est l'opération de la dernière chance. [...] Ils doivent décider ou non d'envoyer une vingtaine d'hommes sur cette coursive instable [Situés au-dessus du vide, ces saillants d'un mètre de large environ longent l'ensemble de la cathédrale depuis l'extérieur, NDLR], étroite et en cul-de-sac pour établir une ligne de front contre le feu. C'est l'un des points les plus fragiles de la cathédrale. Les architectes sont formels: compte tenu des souffrances endurées par la cathédrale depuis deux heures, celle-ci devrait s'effondrer. Si la coursive ne tient pas, les hommes feront une chute de 70 mètres.

Gontier: *«Ils attaqueront la base des flammes en remontant à l'intérieur des beffrois. C'est le meilleur moyen de repousser le feu.»*

Gallet: *«Si ça s'effondre, ils n'auront aucun chemin de repli, aucun endroit pour se mettre à l'abri.»*

Gontier: *«Qu'en penses-tu?»*

Gallet: «La même chose que toi. Il faut investir. Il faut qu'on aille au combat, il faut aller chercher l'ennemi.»

● Gontier: «On y va!»

«Le risque est accepté par les pompiers, il fait partie de la mission. Le travail du chef, c'est d'arriver à ce que les hommes se l'approprient et vivent avec pour ne pas être tétanisés devant le danger. Sinon, au premier drame, toute la Brigade peut s'effondrer [...] Un pompier seul n'est rien. Ce n'est qu'avec ses camarades qu'il peut faire de grandes choses. Ce souffle collectif décuple la force de chacun. Cette énergie ne s'improvise pas. Elle se travaille et se nourrit de belles choses, de succès et de belles interventions, mais aussi de tragédies. L'essentiel du travail d'un chef, c'est de savoir entraîner cette force, de la structurer, de l'organiser pour qu'elle soit capable d'encaisser un choc mais aussi d'être au maximum de son potentiel lors d'une intervention.

Un chef crée sa légitimité sur dix, quinze ou vingt ans. Il y a parfois des actes héroïques, comme celui de ce pompier, en février 2019, qui monte sur une échelle à crochets sur cet immeuble de la rue Erlanger dans le XVI^e arrondissement pour sauver des enfants alors que l'on dénombre déjà dix victimes. S'il réalise cet exploit, c'est grâce à la force du groupe. Il est porté par la Brigade, par nos valeurs, par notre histoire. Pendant qu'il grimpe le long de la façade, il sait qu'il peut compter sur ses officiers et sur ses camarades.

Quand j'observe mes lucioles qui escaladent Notre-Dame, je ne peux m'empêcher de penser aux tours jumelles de New York. Les beffrois de Notre-Dame leur ressemblent étrangement. Si un beffroi s'effondre, il entraînera l'autre, comme le 11 septembre 2001. "To go or not to go", "y aller ou pas"... C'est le dilemme de tout chef pompier. J'en ai souvent parlé avec Joe Pfeifer, le premier officier supérieur qui est monté dans la tour nord du World Trade Center avec ses hommes. Quelques minutes avant l'effondrement, il a choisi de se replier et de redescendre avec trois cents de ses pompiers. Il leur a sauvé la vie. Lorsque je suis confronté au "to go or not to go", je me dis toujours intérieurement: "Il faut envoyer des gens" et non pas "des pompiers". C'est sans doute pour me protéger car ces jeunes de 25 ans, je connais leurs visages, leurs familles, leurs vies. J'ai envoyé "des gens" dans les beffrois.»



Sur cette photo prise par le sergent-chef Benoît Moser depuis les tours, la vision cauchemardesque du feu qui se propage. *Benoît Moser*

LE SAPEUR EMMANUEL TÉMOIGNE:

«Un colonel du deuxième groupement explique les choses clairement. Il n'y a aucune ambiguïté dans ses propos: "Nous avons une fenêtre d'une demi-heure. Ensuite, c'est l'inconnu. Il faut monter." Il ne nous demande pas notre avis ou si nous sommes volontaires. Nous sommes des soldats! Mais il nous expose les risques. Il va de soi qu'il montera avec nous mais il nous informe. Le capitaine Pierre est à côté de lui. Nous sommes sous ses ordres. Même si tous les officiers de la Brigade ont obligatoirement été sur le terrain au début de leur carrière et pendant plusieurs années, c'est important de savoir que ce soir, ils prennent eux aussi leur part de risque et qu'ils montent avec nous.»



Le PC des opérations de sauvetage est installé au pied de la cathédrale pour suivre le développement de l'incendie en temps réel. Denis Meyer

● 21 h 38, préfecture de police

Le général Gallet a été prévenu de l'arrivée du président de la République. Avant d'aller le saluer, il s'entretient avec le préfet de police. *«Je fais bref: "Nous avons une demi-heure. J'ai envoyé une vingtaine d'hommes dans les beffrois. Je ne suis pas sûr d'arriver à sauver la cathédrale." Il me répond d'une phrase: "De toute façon, nous assumerons." Par cette phrase, le préfet m'accorde sa confiance et me signifie qu'il sera totalement solidaire.»* Gallet salue le président de la République, qu'il a déjà croisé à plusieurs reprises depuis son élection. Il a son casque à la main, les mains couvertes de suie. Les ministres, les élus et les conseillers s'écartent un peu. Se taisent. À la mine du général, ils ont compris qu'il leur fallait laisser ces deux hommes face à face, les yeux dans les yeux. Seule Brigitte Macron reste à côté de son mari. Elle lui tient la main, comme si elle donnait de la force au président de la République. Gallet explique la situation au chef des armées. *«Monsieur le Président, ce que nous avons mis en place est efficace mais pas suffisant. Il nous faut envoyer quelques hommes dans les beffrois. C'est une course contre la montre. Ils n'ont qu'une vingtaine de minutes. Si les cloches tombent, la tour nord s'effondrera et celle du sud suivra.»* Je lui montre deux dessins et une photo de la toiture pour lui détailler la manœuvre. Je précise que si nous voulons que demain Notre-Dame ne soit pas un tas de pierres, nous n'avons pas d'autres choix. *«Nous pouvons tout perdre: la cathédrale et les hommes.»* Le président me pose deux questions

techniques puis me demande combien d'hommes participeront à ce commando. Il sait et je sais que si c'est un échec, la réputation de la France sera atteinte. Mais je vois surtout dans ses yeux qu'il pense d'abord aux hommes. Je sais qu'à tout moment il pourra m'ordonner de faire redescendre mes pompiers. Un court dialogue s'installe. Les conseillers se sont petit à petit rapprochés.

Jean-Claude Gallet: *«La Brigade vient de perdre quatre hommes en un an [Le caporal-chef Simon Cartannaz et le 1re classe Nathanaël Josselin ont perdu la vie dans [l'explosion accidentelle d'un immeuble rue de Trévis](#) à Paris (IXe arrondissement) le 12 janvier 2019. Le 4 septembre 2018, le caporal Geoffroy Henry est mort assassiné en opération par un déséquilibré et le sergent-chef Jonanthan Lassus-David a trouvé la mort au cours d'un incendie, NDLR.] Mais elle est solide.»*

Emmanuel Macron: *«Je sais bien.»*

Un conseiller s'avance: *«Quelle est la part de risque?»*

Jean-Claude Gallet: *«Le risque est accepté et consenti.»*

Le président de la République lance un regard noir à son conseiller.

Emmanuel Macron: *«Ne vous justifiez pas. C'est clair. J'ai bien compris. Allez-y, mon Général.»*

Avec ces quelques mots, Emmanuel Macron s'approprie la manœuvre. Le général Gallet prend congé pour retrouver le centre des opérations. Il a pris la mesure des mots du président: *«On ne demande pas “quoi faire” à un responsable politique, on lui propose un scénario et il tranche. Mais d'habitude, au Mali ou sur d'autres opérations extérieures, lorsque le président de la République engage la vie de ses soldats, il est loin du théâtre des opérations. Il est dans son bureau à l'Élysée, avec ses conseillers et peut prendre du recul. Ce soir, à Notre-Dame, il est sur le champ de bataille. Les télévisions sont là. Les Français et le monde nous regardent. Si cela tourne mal, il devra se pencher sur les corps des pompiers.»*



Vers 21 h 30, le général Gallet expose la situation à Emmanuel Macron. Le temps est compté. *Benoît Moser*

TÉMOIGNAGE DU GÉNÉRAL JEAN-MARIE GONTIER, COMMANDANT EN SECOND DE LA BSPP:

«Je sens que nous avons eu raison d’envoyer les hommes. Cela fait trente minutes qu’ils sont là-haut et l’attaque est efficace. Notre stratégie est payante. Le feu ne progresse plus. Des pompiers luttent à l’intérieur des beffrois. À la radio, j’entends les messages d’ambiance. Je sais que mes pompiers passent par des chatières de 60 centimètres de large, que la fumée leur brûle les yeux mais je le vois: les lueurs que l’on distinguait dans les beffrois disparaissent peu à peu comme la flamme d’une bougie qui vacille. Pour la première fois, nous sommes en train de repousser l’ennemi. La toiture est définitivement perdue mais nous sommes en train de sauver ces deux tours. Notre-Dame peut encore s’effondrer. Mais le feu ne nous écrase plus. Nous le dominons. Nous sommes au maximum de notre potentiel. Nous avons enfin repris le contrôle de la situation. Dans quelques minutes, je passerai le message: “Feu circonscrit.” Puis, si les choses se déroulent bien, “maître du feu”. Mais la bataille sera encore longue.»

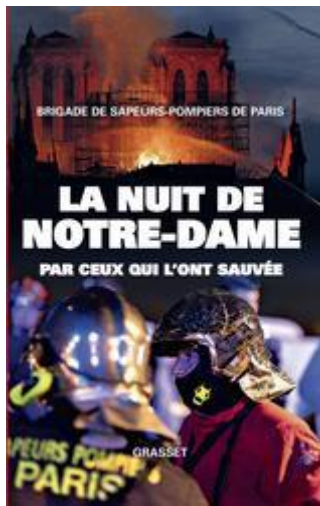
● 23 h 15, sur le parvis

Emmanuel Macron demande au général Gallet s’il peut approcher de la cathédrale. Le général est un peu gêné. Depuis que les feux dans les beffrois ont été réduits à néant, les risques d’effondrement ont diminué.

Mais ils n'ont pas disparu. Des pierres peuvent tomber. Mais le général comprend qu'on ne dit pas non au président de la République. Il ne s'agit pas de faire le touriste. Emmanuel Macron veut rendre un hommage à cette cathédrale. Il veut sans doute la remercier d'avoir tenu bon. Voir aussi les hommes qui l'ont sauvée toute la nuit. Le général entraîne les officiels à sa suite. Emmanuel Macron et sa femme se tiennent par la main. Suivent le premier ministre et plusieurs ministres. *«C'est un étonnant cortège. C'est un peu comme si nous allions tous ensemble reconnaître le corps d'une victime à la morgue. Sous l'orgue, des dizaines de petites bougies continuent à briller. Elles n'ont pas été soufflées par nos lances. Malgré le spectacle désolant qu'offre la nef, le recteur, cet homme qui toute la soirée semblait dévasté, affiche un immense sourire: "C'est un miracle! C'est un miracle!" Chacun commence à comprendre que oui, la cathédrale est blessée. Mais qu'elle est debout. Au fond de la nef, près de l'autel, une croix immense brille. Elle offre sa lueur mystérieuse à ses invités. Les rosaces brillent. Le président de la République s'arrête auprès de chaque pompier qu'il croise sur son chemin. Il remercie chacun, par une tape amicale sur l'épaule. Et d'un regard. Franc. Sincère. Qui ne dit qu'un mot: merci. Je commence à laisser mes sentiments me saisir. C'est un mélange de tristesse - Notre-Dame est dans un sale état - et de fierté - nous l'avons sauvée, nous avons rempli la mission.»*

Le général Gallet laisse les officiels quitter le parvis et entame un tour de feu. Il veut se rendre compte par lui-même de la suite de l'intervention. C'est souvent dans ces moments, lorsque l'euphorie gagne les hommes, que les imprudences se multiplient.

«C'est très curieux: j'ai participé au sauvetage de dizaines de bâtiments. Mais c'est la première fois que je ressens cela: j'ai presque le sentiment que Notre-Dame est vivante. Je regarde une nouvelle fois les petites bougies qui ne se sont pas éteintes. Je suis vidé. Je suis fier de mes hommes. Nous vivons ensemble une étonnante aventure [...] Nous avons pleuré ensemble il y a quelques semaines mais ce soir, nous sourions. Ces morts sont avec nous. Leur sacrifice prend tout son sens. Nous ne pouvions pas les trahir en restant les bras croisés. Ils nous obligent, chaque jour, à chaque nouvelle mission. Dans la nef, je suis attiré par un gros livre posé sur un chevalet. Des brandons tombent tout autour et je me dis que je ne peux pas le laisser là. Je l'emporte avec moi. Quelques minutes après, le secteur dans lequel il se trouvait est recouvert de pierres qui tombent de la nef. Je croiserai plus tard Mgr Aupetit, l'archevêque de Paris à qui je tends le livre. Il l'ouvre à une page précise et me dit: "Mon Général, c'est un lectionnaire, je vous l'offre. La page que je vous ai sélectionnée est la prière du jour. Ce soir, je crois bien que celle-ci a été exaucée..."»



ED GRASSET

La nuit de Notre-Dame par ceux qui l'ont sauvée. Par la Brigade de Sapeurs-Pompiers de Paris, Grasset, 230 p., 18 €.